

La Suivante

1633, au théâtre du Marais.

Lettre dédicatoire

Le dédicataire n'est pas nommé ; on devine qu'il n'existe pas. En conséquence, on pourrait dire qu'il y a feinte et théâtre et mise en scène et comédie, dès le début de la pièce publiée. Mais il n'y a pas de feinte dans la phrase suivante : « Si je ne fais bien, qu'un autre fasse mieux ; je ferai des vers à sa louange, au lieu de le censurer. » Je note que je n'ai pas vu grand vers de Corneille à la louange de ses contemporains. Mais l'essentiel est vrai : il y a, me semble-t-il, une sorte d'aristocratie naturelle chez Corneille, en ce sens qu'il croit bien faire, et mieux que les autres sauf exception, et que de toute façon, il produit ses vers et est pour ainsi dire indifférent à ce qu'on en dit. C'est le même aristocratie que je trouve chez Xénophon. Et c'est l'aristocratie que je voudrais avoir. Ce qui ne veut pas dire que Corneille ne se défend pas comme un lion pourchasser par des chacals, comme dans ces paratextes-ci.

Le ton de la lettre montre un Corneille qui respecte en principe les commentateurs et les critiques, mais qui garde toute sa liberté et même qui l'affiche. Par exemple ces phrases magnifiques, tout à fait cornéliennes : « Les jugements sont libres en ces matières, et les goûts divers. » Et : « Ils pensent avoir raison, et moi aussi : qui d'eux ou de moi se trompe, c'est ce qui n'est pas aisé à juger. » Et : « Je ne me suis jamais imaginé avoir mis rien au jour de parfait, je n'espère pas même y pouvoir jamais arriver, je fais néanmoins mon possible pour en approcher, et les plus beaux succès des autres ne

produisent en moi qu'une vertueuse émulation qui me fait redoubler mes efforts, afin d'en avoir de pareils. » Il se permet même de citer Montaigne. D'ailleurs, je crois voir quelque chose de la délicieuse liberté du grand maître des *Essais*, qui fête l'incapacité de l'esprit humain, et les avis divers, non pas pour se désespérer, mais pour mieux continuer de faire ses essais. En tout cas, si je n'aimais pas tant ses pièces, je l'aimerais pour ce que j'appellerais cette morgue aristocratique : « Je suis bon, je le sais, je vous le dis ; vous qui râlez, faites-en donc autant, voire le quart, et ensuite nous discuterons d'égal à égal, ou à peu près. »

Corneille rappelle qu'une des fins essentielles de son art est de donner du plaisir, de divertir, et *La Suivante* a connu le succès et donc a plu et a divertit. Dans ce cas précis, les documents historiques sont clairs : il ne dit que vrai. Mais il se permet quand même de se pencher sur sa pièce pour la juger, et la défendre.

Selon lui, la comédie a comme sujet essentiel les tromperies et l'intrigue. Et puis il dit en toutes lettres que les règles sont secondaires (et que certains critiques ne les connaissent pas vraiment). Je rattache tout cela ensemble en concluant que pour Corneille le plaisir principal vient de l'intrigue, de l'organisation des événements et des personnages entre eux quand ils se parlent, quand ils réagissent les uns aux autres et quand ils agissent les uns par rapport aux autres. Cela est assez près de ce qu'Aristote prétend dans sa *Poétique*, soit dit en passant.

À la fin, cet aristocrate de l'art se montre bien démocratique : les applaudissements, non pas ceux des savants (qui ne sont pas sages de ce fait), ni même ceux des grands du monde, les applaudissements du public et donc des gens qui paient pour que la pièce soit vue,

voilà le critère final : si assez de gens, des gens ordinaires et qui paient, aiment la pièce, la pièce est bonne. « Cependant mon avis est celui de Térence : puisque nous faisons des poèmes pour être représentés, notre premier but doit être de plaire à la cour et au peuple, et d'attirer un grand monde à leurs représentations. Il faut, s'il se peut, y ajouter les règles, afin de ne déplaire pas aux savants, et recevoir un applaudissement universel ; mais surtout gagnons la voix publique ; autrement, notre pièce aura beau être régulière, si elle est sifflée au théâtre, les savants n'oseront se déclarer en notre faveur, et aimeront mieux dire que nous aurons mal entendu les règles, que de nous donner des louanges quand nous serons décriés par le consentement général de ceux qui ne voient la comédie que pour se divertir. Je suis, Monsieur, votre très humble serviteur, Corneille. » Il est permis de croire que Corneille n'est pas très humble, malgré ce qu'il dit à ce dedicataire imaginaire. En tout cas, il est clair que pour lui, le public, et le peuple donc, même si ce n'est que le peuple bourgeois, est le juste juge. S'il y a là un problème et que son aristocratie et son *démocratie* se réconcilient mal, je laisse cela à une autre discussion. De même à une autre discussion la question de réfléchir sur la sens politique d'une telle contradiction ou d'une telle réconciliation.

Examen

Corneille admet tout de go un défaut qui appartient à sa pièce. Mais il le fait en montrant qu'il connaît bien la théorie esthétique du théâtre et le vocabulaire idoine (protase, nœud, dénouement) . Et le défaut qu'il voit et admet est sans doute quelque chose que les experts laissent passer : c'est un défaut qu'il reconnaît ; c'est un défaut qui tient à la clarté de la pièce et non à quelque règle trouvée supposément chez les Anciens.

Il trouve et souligne aussi un deuxième défaut qui tient au manque de vraisemblance du dialogue serré entre Daphnis et Clarimond, qui sont pourtant en colère l'une avec l'autre. L'excuse que cela est une imitation des Anciens ne tient pas du tout selon Corneille. Pourtant, on pourrait lui objecter que les intrigues de ses comédies, celle-ci et la précédente par exemple, tiennent d'une autre sorte d'invraisemblance. Mais encore une fois, toutes ces remarques me semblent être une sorte de jeu de sa part : puisqu'on discute tant de règles et qu'on juge d'une pièce par cet aspect secondaire à son avis, il est bien aise de jouer le jeu.

Il tient à signaler que son personnage de Géraste est bien représenté et qu'il y a au moins Quintilien pour lui donner raison quant au fond. Par cela, je devine que pour Corneille, la juste représentation d'un type humain est une des beautés du théâtre. Cela tient avec la perfection de l'intrigue.

Lorsqu'il signale un troisième défaut, on saisit que pour Corneille la cohésion de l'intrigue lui tient à cœur. Et il ajoute que ce qui paraît multiple est en fait un, et donc que l'unité d'action est respectée, malgré tout. Puis, il répète qu'il n'aime pas beaucoup le trope de *l'a parte*, ce qui est une autre façon d'affirmer l'importance de l'intrigue et de la vraisemblance au théâtre. Puis, il fait voir qu'encore une fois, pour respecter la règle de l'unité du lieu, il est obligé de ne pas respecter la vraisemblance du lieu. « L'unité de lieu est assez exactement gardée en cette comédie, avec ce passe-droit toutefois dont j'ai déjà parlé, que tout ce que dit Daphnis à sa porte ou en la rue serait mieux dit dans sa chambre, où les scènes qui se font sans elle et sans Amarante ne peuvent se placer. C'est ce qui m'oblige à la faire sortir au-dehors, afin qu'il y puisse avoir et unité de lieu entière, et liaison de scène

perpétuelle dans la pièce ; ce qui ne pourrait être, si elle parlait dans sa chambre, et les autres dans la rue. J'ai déjà dit que je tiens impossible de choisir une place publique pour le lieu de la scène que cet inconvénient n'arrive ; j'en parlerai encore plus au long, quand je m'expliquerai sur l'unité de lieu. » On sent bien qu'il se joue des experts encore et toujours, mais cette fois en montrant les tensions qui existent entre les règles qu'ils désirent imposer.

À la fin, il répète que sa pièce a une finesse remarquable (le même nombre de vers d'un acte à l'autre), mais tout en la soulignant il prétend qu'elle n'est pas bien remarquable et qu'elle n'ajoute pas à la beauté du récit. Je me permets de croire qu'il n'est pas tout à fait véridique là. J'ajoute qu'il signale ce détail, mais il ne mentionne pas cet autre détail, soit l'alternance des couplets de rimes masculines et féminines quand on passe d'un acte à un autre. Or cela me semble tout aussi *artificiel* et peu important, alors qu'on, et d'abord Corneille, le respecte *religieusement*. Et qu'il l'a fait dans les autres pièces.

Je termine en signalant que tout en voulant se défendre contre la tyrannie des règles, Corneille est quand même assez d'accord avec l'esprit de son temps et de ses critiques (j'appelle cela l'esprit rationaliste moderne) pour en tenir compte et s'expliquer *rationnellement* avec ses vis-à-vis. Mettons qu'il connaît l'air de son temps, et en tient compte... Mais qu'il le juge ridicule...

Mon résumé.

Acte I – Damon et Théante parlent des amours et de la stratégie du second. / Seul, Théante s'explique sur ses craintes et ses espoirs. / Théante et Florame essaient de se manipuler l'un l'autre pour mieux en arriver à

Daphnis. / Théante conduit Florame auprès d'Amarante, alors qu'il s'échappe pour trouver Daphnis. / Amarante suggère à Florame qu'elle est sûre des sentiments amoureux de Théante, mais qu'elle veut faire la conquête de ceux de Florame, qui serait, selon elle, amoureux de Daphnis. / Daphnis et Théante discutent du cœur d'Amarante. / Théante et Florame quittent Daphnis. / Daphnis et Amarante parlent des hommes qui poursuivent Amarante de leurs attentions. / Amarante s'explique.

Acte II - Géraste demande à Célie de servir d'entremetteuse. / Florame s'explique au sujet de ses feintes auprès d'Amarante et au sujet de sa réussite amoureuse auprès de Daphnis. / Amarante et Florame échangent des paroles taquines, mais assez agressives. / Daphnis demande à Amarante de gérer un problème d'économie domestique. / Daphnis et Florame badinent au sujet de la passion amoureuse du second. / Amarante revient et est renvoyé pour accomplir une autre tâche domestique. / Daphnis refuse de croire Florame quand il en arrive à la nommer. / Daphnis met un terme aux aveux de Florame quand revient Amarante ; elle parle de tout et de rien ; puis elle renvoie Amarante encore une fois. / Les aveux s'étant faits enfin de part et d'autre, Daphnis chasse Florame. / Daphnis s'explique : elle aime Florame, elle souffre d'avoir à le cacher, elle est persuadée que son père ne voudra pas de la *candidature* de Florame. / Amarante et Daphnis s'affrontent. / Amarante *explique* à Théante pourquoi Daphnis a quitté les lieux ; les deux échangent des souhaits pour le bonheur l'un de l'autre. / Arrive Damon, qui détrompe Théante et lui suggère une tactique qui lui permettrait d'éliminer Florame en lui opposant un autre rival.

Acte III – Florame s’explique à Célie au sujet de l’amour de Géraste pour sa sœur Florise. / Daphnis et Clarimond font un duel amoureux en mots. / Clarimond s’explique sur son amour qui résiste aux résistances de Daphnis. / Amarante suggère à Clarimond qu’il doit se comporter autrement pour se gagner Daphnis. / Amarante s’explique et surtout exprime son mépris pour Clarimond. / Parlant avec Géraste, Amarante prétend que Daphnis est secrètement amoureuse de Clarimond. / Trompé par Amarante, Géraste lui donne la permission de recevoir les avances de son amoureux. / Daphnis se réjouit de pouvoir aimer Florame. / Daphnis annonce à Florame qu’elle l’aime et les deux se réjouissent de leur sort décidé par l’Amour. / Daphnis et Amarante s’affrontent. / Amarante explique qu’elle ne comprend pas comment Daphnis peut prétendre ce qu’elle prétend ; elle espère encore nuire à sa maîtresse.

Acte IV – Daphnis exprime sa fébrilité amoureuse. / Géraste exige que Daphnis change d’amoureux et qu’elle se soumette au décret paternel. / Quand Amarante apprend à Géraste que Daphnis aime Clarimond, Géraste lui apprend qu’il veut qu’elle épouse Florame. / / Amarante est abasourdie et ne comprend plus rien. / / Damon apprend à Florame que Théante sait tout de lui, comme Théante sait tout de Florame. Florame prétend que si Théante ne veut pas se battre en duel, c’est par lâcheté. / Théante annonce à Florame que Clarimond veut se battre avec lui. / Daphnis apprend à Florame que son père ne permet plus leur amour. / Seul, Florame se dit qu’il peut maintenant laisser aller sa colère : il en veut à Géraste et veut l’assassiner ; puis il se ravise et ne sait plus quoi faire. / Célie annonce à Florame qu’il a la permission d’épouser Daphnis. Florame ne la croit pas et la menace ainsi que Géraste, devant une Célie abasourdie.

Acte V – Damon entend Théante abandonner son amour pour Daphnis. Théante suggère qu'on peut empêcher le duel en avertissant les autorités. Il se rabat donc sur Armarante, mais quitte les lieux en voyant venir Florame. / Florame dit sa frustration de ne pas pouvoir assouvir sa colère contre celui que Géraste a choisi pour Daphnis. / Amarante apprend à Florame que Daphnis est à lui avec la permission de son père, ce que Florame ne croit pas. / Amarante se demande comment réconcilier les différentes affirmations qu'elle a entendues. / Géraste promet à Polémon que Clarimond son neveu pourra avoir Daphnis si celle-ci est libre. / Célie blâme la manœuvre de Géraste, qui se défend. Elle prétend qu'il lui ment aussi au sujet de l'entente établie sur le mariage entre Florame et Daphnis. Il proteste qu'il prouvera sa bonne foi en forçant la main de sa fille en faveur de Florame. / Après que Géraste regrette de ne pas avoir imposé sa volonté à Daphnis depuis le début, il dispute sa fille qui se rebelle contre lui ; Daphnis lui réplique qu'il n'aurait pas dû changer d'idée et donc de commandement et elle refuse de revenir sur sa parole donnée. / Quand Florame paraît, tout est résolu, et l'affrontement entre la fille et le père n'a plus lieu. / Amarante revient sur ce qui est arrivé : clairvoyante encore et toujours, elle est bien amère.

Quelques remarques.

La pièce finit avec un passage fort où la suivante abandonnée de tous rôles contre les autres qui sont satisfaits en amour alors qu'elle est laissée pour compte. Elle maudit à peu près tout le monde dans son dépit. « Mon cœur n'a point d'espoir dont je ne sois séduite, / Si je prends quelque peine, une autre en a les fruits ; / Et dans le triste état où le ciel m'a réduite, / Je ne sens que douleurs, et ne prévois qu'ennuis. / Vieillard, qui de ta fille achètes une femme / Dont peut-être aussitôt tu

seras mécontent, / Puisse le ciel, aux soins qui te vont ronger l'âme, / Dénier le repos du tombeau qui t'attend ! / Puisse le noir chagrin de ton humeur jalouse / Me contraindre moi-même à déplorer ton sort, / Te faire un long trépas, et cette jeune épouse / User toute sa vie à souhaiter ta mort ! » (Le changement qu'il fait aux vers originaux ne me semble pas changer le ton et le sérieux de la chose.) On se demande si cette tirade peut avoir un sens politique.

En tout cas, c'est le dernier d'une douzaine de monologues qui ponctuent la pièce. (Je ne compte pas les deux scènes de stances amoureuses, et plusieurs fins de scène où il reste un personnage qui parle seul, ce qui augmente encore le nombre de monologues.) Ce qui est certain, c'est qu'il y a tant de mensonges et d'erreurs et de quiproquos dans les scènes ordinaires qu'il faut de nombreuses scènes où les personnages expriment librement (soit à eux-mêmes sans que d'autres ne puissent les entendre) ce qu'ils sentent ou veulent. Cela est d'autant plus intéressant que dans plusieurs de ces monologues, les personnages expriment une sorte d'indécision ou de va-et-vient qui ajoute à l'impression que le réel a dans la vie humaine un bien maigre rôle à jouer : même quand on ne ment pas aux autres au point de ne plus savoir ce qu'on veut, le réel n'est pas assez clairement reçu, n'est pas assez solidement évalué, le cœur n'est pas assez bien connu, pour qu'on sache vraiment ce qu'on veut et ce qu'on fera.

Il n'en reste pas moins qu'encore une fois, comme dans toutes les pièces précédentes, on a droit à des quiproquos et des mensonges et des ruses. Cette fois cependant, le malentendu principal est le résultat d'une erreur ou plutôt d'un silence : le père et la fille s'affrontent parce qu'ils ne nomment pas celui que le père destine à sa fille ni elle celui qu'elle aime ; une fois

le nom sorti, tout s'arrange. Je serais tenté de dire qu'on a ici une sorte de bulle comique qui grossit sans cesse à mesure qu'on avance, mais qui n'a que la consistance d'une bulle, et donc qui disparaît au premier fait solide, comme un bulle qu'on fait éclater. Ne serait-ce pas une nouvelle façon bien cornélienne de fêter (et de révéler) le pouvoir de l'illusion ?

Cette pièce présente un nouveau personnage pas encore rencontré dans les autres pièces, soit un vieillard amoureux. Plusieurs personnages, et même le premier intéressé, reconnaissent que le vieux n'épousera que des malheurs ; et comme on le voit, on le dit jusqu'à la fin. Décidément, cette comédie amoureuse est bien sombre.

Dans la première scène de l'acte un, deux amis (ils utilisent tous deux le mot *ami* en commençant de parler) parlent d'amour. Théante qui aime Amarante ne peut s'en satisfaire : elle n'est pas assez une grande dame ; elle n'est qu'une suivante, celle de Daphnis. J'entends là la passion d'un grand selon Machiavel, qui cherche la vérité effective de la vie humaine et donc qui accepte au moins pour lui et ceux qui lui ressemblent, les règles du jeu de la compétition, ou de la rivalité amoureuse et ambitieuse. Mais il est clair aussi que selon lui, Amarante est une sorte de reine, ou de femme de pouvoir (celle du pouvoir amoureux va presque sans dire). En tout cas, elle prétend qu'il est son serviteur à elle et qu'elle peut lui commander ce qu'elle veut. « L'ardeur qui me brûlait de parler à Daphnis / Me fournissait en vain des détours infinis ; / Elle usait de ses droits, et toute impérieuse, / D'une voix demi-gaie et demi-sérieuse : / "Quand j'ai des serviteurs, c'est pour m'entretenir, / Disait-elle ; autrement, je les sais bien punir ; / Leurs devoirs près de moi n'ont rien qui les excuse. " »

Quand il parle de Florame, Théante présente ce qu'on appelle aujourd'hui un célibataire endurci : il sait conter fleurette et il ne s'en prive pas, mais il tient à sa liberté amoureuse et sexuelle. En tout cas, Théante prétend se donner les coudées franches pour poursuivre Daphnis en laissant Florame approcher Amarante. Et il suppose tout de suite qu'Amarante soit vaniteuse et frivole, sans doute en bonne partie parce qu'il l'est lui-même. Mais encore et toujours, il suppose que l'amour, du moins chez Amarante, connaît une forte dose de désir de domination. « Plus que je n'espérais je l'y trouvai docile ; / Soit que je lui donnasse une fort douce loi, / Et qu'il fût à ses yeux plus aimable que moi ; / Soit qu'elle fit dessein sur ce fameux rebelle, / Qu'une simple gageure attachait auprès d'elle, / Elle perdit pour moi son importunité, / Et n'en demanda plus tant d'assiduité. / La douceur d'être seule à gouverner Florame / Ne souffrit plus chez elle aucun soin de ma flamme, / Et ce qu'elle goûtait avec lui de plaisirs Lui fit abandonner mon âme à mes désirs. » Il me semble que les mots *loi*, *asservir*, *entreprise*, *gouverner* appartiennent plutôt au langage politique qu'au langage amoureux. Mais ce n'est pas la seule fois que je remarque cette proximité chez Corneille, ou chez ses personnages. Et surtout peut-être on voit comment un amoureux, Théante, prétend savoir et pouvoir contrôler un autre, Florame, pour mieux faire à sa tête avec une autre.

Damon avertit Théante qu'il ne voit pas ce qui se passe : il trahit les confidences que Florame lui a faites pour détromper son ami. Damon prétend qu'il est fidèle, au moins qu'il n'est infidèle à Florame que par amitié et fidélité à Théante. Il me semble que tout le problème de cette vision du monde est dit à la fin de cette scène. « Adieu, je suis à toi. » Comme toujours avec Corneille, on est ébloui non seulement par les mots, mais encore par le regard, comment dire, clinique qu'ils supposent chez

lui et qu'ils entretiennent chez le spectateur (ou le lecteur).

Dans la suivante, ayant pris au sérieux les mots et donc de Damon, Théante se met à craindre que Florame lui prenne Daphnis, puis il se dit qu'il saura contrôler la situation, puis il craint qu'il ne le puisse pas, puis il se croit en sécurité parce qu'il croit Daphnis trop fière pour s'abaisser jusqu'à lui, et il finit en désespérant que Daphnis puisse l'aimer lui. Pour entendre un moment de ce va-et-vient étonnant, voici : « Qu'importe toutefois qu'il brûle et qu'il soupire ? / Je sais trop comme il faut l'empêcher d'en rien dire. / Amarante l'arrête, et j'arrête Daphnis : / Ainsi tous entretiens d'entre eux deux sont bannis : / Et tant d'heur se rencontre en ma sage conduite, / Qu'au langage des yeux son amour est réduite. / Mais n'est-ce pas assez pour se communiquer ? / Que faut-il aux amants de plus pour s'expliquer ? / Même ceux de Daphnis à tous coups lui répondent : / L'un dans l'autre à tous coups leurs regards se confondent ; / Et d'un commun aveu ces muets truchements / Ne se disent que trop leurs amoureux tourments, / Quelles vaines frayeurs troublent ma fantaisie ! / Que l'amour aisément penche à la jalousie ! » Le monologue est saisissant : on voit que Théante ne sait pas grand-chose et qu'il va d'un extrême à un autre. Le désir le rend attentif, mais craintif et pour ainsi dire halluciné.

Dans la suivante, les mensonges et les feintes de Théante et de Florame se multiplient, alors que l'un et l'autre avouent qu'il y a des feintes partout. Il va presque de soi que Théante emploie le mot *ami* pour dire la relation qui existe entre eux, et que Florame proteste de sa fidélité envers Théante au moment même où il lui ment et essaie de le manipuler. « (Florame) Cruel, est-ce là donc me traiter en ami ? / Garde, pour châtement de

cet injuste outrage, / Qu'Amarante pour toi ne change de courage, / Et se rendant sensible à l'ardeur de mes vœux... / (Théante) À cela près, poursuis ; gagne-la si tu peux. / Je ne m'en prendrai lors qu'à ma seule imprudence, / Et demeurant ensemble en bonne intelligence, / En dépit du malheur que j'aurai mérité, / J'aimerai le rival qui m'aura supplanté. / (Florame) Ami, qu'il vaut bien mieux ne tomber point en peine / De faire à tes dépens cette épreuve incertaine ! » Il n'en reste pas moins que la description que Florame fait de son amour pour Amarante me paraît juste (et assez sexuel et osé, merci), au moment même où je sais qu'il ne décrit pas ce qui se passe en lui, mais plutôt peut-être ce qu'il ressent par rapport à Daphnis.

Dans la suivante, Amarante apparaît et prétend être sûre de l'amour de Florame. En tant que spectateur (ou plutôt lecteur), et à la suite de ce que j'ai vu (ou plutôt lu) jusqu'ici, j'ai de la peine à la croire tout à fait. Il me semble que ce doute est voulu par Corneille : il provoque des réactions de doute même quand un de ses personnages ne fait que dire ce qu'il ressent ou voit. Peut-être...

Dans la suivante, Amarante parle de l'amour qu'elle inspire comme un sujet de gloire et comme un esclavage qu'elle impose. L'amour est présenté comme une passion de domination, encore une fois. Cela va bien encore et toujours avec une vision plutôt machiavélique de l'existence. De plus, cela est conforme à ce qui a été dit et représenté bien des fois dans les pièces précédentes. En tout cas, Amarante épouse tout à fait cette façon de penser la chose. Et surtout peut-être elle prétend que le monde de l'amour, où elle prétend régner, doit être plus fort que le monde de l'amitié. « (Florame) Vous plaisez-vous à ceux d'une âme si contrainte, / Qu'une vieille amitié retient toujours en crainte ? / (Amarante) Vous

n'êtes pas encore au point où je vous veux : / Et toute amitié meurt où naissent de vrais feux. / (Florame) De vrai, contre ses droits mon esprit se rebelle ; / Mais feriez-vous état d'un amant infidèle ? / (Amarante) Je ne prendrai jamais pour un manque de foi / D'oublier un ami pour se donner à moi. » En tout cas, ces prétentions, en plus de paraître insupportablement vaniteuses, me paraissent amORAles et condamnables.

Dans la suivante, Daphnis met en garde Théante : à force de son peu d'assiduité, il perdra l'amour d'Amarante. Théante prétend qu'il est sûr des sentiments de cette dernière. Comme on sait que Théante ment, on ne peut faire autrement que de se demander si Daphnis ne ment pas elle aussi. Mais il n'est pas du tout clair qu'elle a des sentiments pour Théante ; il est au moins possible qu'elle veuille que Florame puisse l'approcher. En tout cas, elle aussi présente l'amour comme un lieu de danger, de pouvoir et de feintes (*fardé, mauvais tour, gouverner*). N'y a-t-il pas anguille sous roche ?

Dans la suivante, Théante et Florame quittent les deux jeunes femmes, en protestant qu'ils voudraient rester auprès d'elles. Je ne comprends pas tout à fait pourquoi ils font ainsi et comment leur excuse peut leur servir.

Dans la suivante, Amarante et Daphnis se parlent, mais se mentent à tour de bras ou à tour de mots. La réplique de la fin de la scène (« Amarante, après tout, disons la vérité ») est d'une ironie terrible. (C'est encore une fois un tour que Corneille a employé bien des fois dans les pièces précédentes : il faut croire qu'il y tient.) Daphnis dit le contraire de ce qu'elle sait à partir de ce que lui a avoué Théante et conseille à son amie de se soucier de son amoureux. Amarante répond qu'elle devine qu'il aime plutôt Daphnis qu'elle. Amarante prétend (mais comment peut-elle prétendre sans mentir ?) qu'elle a

confiance en l'amour de Florame, à quoi Daphnis répond que son amie ne dit pas la vérité, mais qu'elle lui a parlé parce qu'elle lui veut du bien et non parce qu'elle est intéressée par les sentiments de ces deux hommes.

Dans la dernière scène de l'acte un, Amarante se montre bien clairvoyante non seulement au sujet des deux jeunes hommes, mais même au sujet de Daphnis. Elle détaille même ce qu'elle a fait pour provoquer une réaction et les faits qu'elle a observés. « Pour peu savant qu'on soit aux mouvements de l'âme, / On devine aisément qu'elle en veut à Florame. / Sa fermeté pour moi, que je vantais à faux, / Lui portait dans l'esprit de terribles assauts. / Sa surprise à ce mot a paru manifeste, / Son teint en a changé, sa parole, son geste : ». Or à cela s'ajoute comme dans les autres pièces de Corneille une sorte d'infection sentimentale : le monde de l'amour avec sa violence machiavélique affecte le monde de l'amitié ; la suivante, qui en principe devrait être fidèle à sa maîtresse, annonce qu'elle est fautive, et prétend que son excuse est que l'autre est fautive ; « c'est toi qui as commencé ; na ! » Enfin, elle fait comprendre ou s'avoue à elle-même qu'elle en ressent du dépit (elle est la suivante éponyme de la pièce) et qu'elle fera son possible pour nuire à tous les trois. Ouf ! encore une fois un personnage, une femme, qui préfère le malheur des autres comme consolation de ne pas être heureuse.

Dans la première scène de l'acte deux, Géraste demande à Célie d'être son intermédiaire auprès de la femme qu'il aime. Cela part sur le chapeau des roues comme on dit. « (Célie) Eh bien, j'en parlerai ; mais songez qu'à votre âge / Mille accidents fâcheux suivent le mariage. / On aime rarement de si sages époux, / Et leur moindre malheur, c'est d'être un peu jaloux. / Convaincus au dedans de leur propre faiblesse, / Une ombre leur fait peur, une

mouche les blesse ; / Et cet heureux hymen, qui les charmaient si fort, / De vient souvent pour eux un fourrier de la mort. / (Géraste) Excuse, ou pour le moins pardonne à ma folie ; / Le sort en est jeté : va, ma chère Célie, / Va trouver la beauté qui me tient sous sa loi, / Flatte-la de ma part, promets-lui tout de moi : / Dis-lui que si l'amour d'un vieillard l'importune, / Elle fait une planche à sa bonne fortune ; / Que l'excès de mes biens, à force de présents, / Répare la vigueur qui manque à mes vieux ans ; / Qu'il ne lui peut échoir de meilleure aventure. / (Célie) Ne m'importunez point de votre tablature... ». La discussion au sujet des dangers biologiques et psychologiques de l'amour des vieux pour des jeunes est fort comique ; et les résistances du vieux le sont tout autant, ainsi que sa suggestion que le peu qui lui reste de vie (et de vitalité) est un avantage pour une jeune femme. Je remarque qu'on est assez cru au sujet de la dimension physique de l'amour, ce qui est un autre signe qu'on est loin de la bienséance frileuse de la cour de Louis XIV, du moins en ce qui a trait à ce qui est permis sur la scène.

Je trouve comique qu'on ne dise pas qui est la femme qui attire Géraste. Puisqu'il est le père de Daphnis et qu'il parle des avantages financiers qui arriveraient à la belle qu'il désire, on peut supposer qu'il est amoureux d'Amarante. Ce qui est un peu cruel quand même : le seul qui aimerait cette belle jeune femme d'emblée est un vieux qui a de l'argent et qui ne peut pas aimer sa propre fille. De toute façon, on sent bien que la question financière n'est jamais loin dans tous ses discours amoureux passionnés. Mais dans les faits, le vieux cherche à épouser Florise (son nom ressemble à celui de Florame) la sœur de Florame. Cela donne donc un avantage au rival de Théante. En revanche, encore une fois, on ne le sait pas avant le début de l'acte trois. Mais dès maintenant, on saisit qu'une des supériorités, ou

des avantages, de Daphnis, soit sa fortune et son statut social en tant que fille unique de Géraste, cela est miné.

Dans la suivante, dans des stances si typiques des pièces de Corneille, Florame s'explique seul sur scène : il n'a pas plus besoin de feindre auprès d'Amarante puisqu'il est sûr de l'amour de Daphnis pour lui ; ses mensonges l'indisposent ; il voudrait pouvoir en finir. En somme, il voudrait être véridique maintenant qu'il a ce qu'il désirait. Fort bien : mais je note qu'il y a une violence dans cette plainte amoureuse ; l'amour que sent Florame implique de l'irritation envers Amarante.

Je note que ce poème amoureux respecte la structure de la pièce : quatre vers suivis d'un couplet à rime féminine, puis d'un couplet à rime masculine et ainsi de suite, de façon à faire le lien entre la première scène et la troisième. Que de rigueur ! Et pourtant malgré toutes les discussions au sujet de règles et du plaisir qu'elles procurent et des difficultés qu'elles causent, pas un mot sur ce détail esthétique de la part de Corneille.

Dans la suivante, à coups de vers stichométriques, Amarante refuse de paraître croire aux paroles doucereuses de Florame. Il me semble que si elle veut tromper tous ces gens qui se moquent d'elle, elle le fait bien mal, ou du moins elle s'enlève l'avantage de les tromper. Mais je reconnais en principe qu'elle sait ce qu'elle fait : je dois me tromper.

Dans la suivante, Daphnis se défait d'Amarante pour pouvoir parler plus librement avec Florame. La position de suivante d'Amarante est soulignée par cette scène pourtant brève, et peut-être découvre-t-on en même temps le fond de la colère de cette femme, qui ne dit rien dans la scène : elle est belle, elle est attirante, elle attire, mais elle n'a pas d'argent, elle n'a pas de position sociale,

peut-être n'a-t-elle pas de famille ; elle est inférieure malgré ses avantages naturels.

Dans la suivante, Daphnis semble jouer avec Florame pour savoir s'il l'aime elle plutôt qu'Amarante. Mais avant qu'il ne puisse prononcer le nom de Daphnis, il est interrompu. On voit bien comment les deux avancent prudemment vers un aveu. L'effet, au moins partiel, est de souligner comment le monde de l'amour est piégé et dangereux et comment on y avance, ou du moins on devrait y avancer, avec prudence.

Dans la suivante, quand Amarante revient, on devine qu'elle le fait pour mieux surveiller les deux autres. Cela est la conséquence nécessaire de ce qu'elle a dit à la fin de l'acte un. Mais on voit aussi, on voit encore plus clairement, que Daphnis veut être seule avec Florame : elle veut entendre ses aveux amoureux. Je note qu'elle n'offre pas la clé à Amarante : elle veut que l'autre soit partie encore plus longtemps.

Dans la suivante, Florame en arrive à nommer Daphnis, laquelle prétend qu'il ment tout en avouant qu'elle a trahi sa suivante (et amie) ou du moins qu'elle a été indiscreète. « Moi-même. / Je vois bien que c'est là que vous voulez venir, / Non tant pour m'obliger, comme pour me punir. / Ma curiosité, devenue indiscreète, / A voulu trop savoir d'une flamme secrète : / Mais bien qu'elle en reçoive un juste châtement, / Vous pouviez me traiter un peu plus doucement... » Mais on devine qu'en s'accusant elle-même, elle ne cherche pas à se condamner ; elle veut des aveux encore plus passionnés. Mais encore une fois, le jeune homme est interrompu. Le jeu de scène est bien réussi.

Dans la suivante, Daphnis continue son jeu qui est une réponse au jeu d'Amarante. On voit donc des tactiques physiques qui accompagnent les mensonges. De part et

d'autre, la ruse est non seulement psychologique ou verbale, mais physique ou comportementale. Cela était vrai depuis le début, et chez tous les personnages, mais il me semble que cela devient tout à fait nécessaire en raison de l'action des dernières scènes.

Dans la suivante, Daphnis chasse Florame un peu comme elle a chassé Amarante par trois fois. Elle a avoué son sentiment envers lui, mais prétend qu'elle dépend de la volonté de son père. De plus, elle prétend qu'elle ne veut pas qu'Amarante en soit avertie. Ses raisons, surtout la seconde, me semblent douteuses.

Dans la suivante, le monologue de Daphnis met les pendules à l'heure : Daphnis aime Florame et non Théante. Mais au fond, on se demande pourquoi elle aime Florame plutôt que Théante. Quoi qu'il en soit, il est clair que l'amour est pour ainsi dire le lieu nécessaire du mensonge : en raison du pouvoir du père et de la dimension financière ou sociale de l'amour, mais aussi en raison du comportement modeste qui est supposé pour les femmes, il faut que Daphnis cache le fond de son cœur. Et je ne dis rien des alternances, attermolements, intermittences, et tergiversations des cœurs, des imaginations et des besoins.

Dans la suivante, Amarante se plaint de se faire voler ses amants par Daphnis ; ce n'est pas la première fois, dit-elle, et c'est seulement par vanité. « (Daphnis) Mais au cas qu'il me plût ? / **(Amarante)** Il faudrait vous céder. / C'est ainsi qu'avec vous je ne puis rien garder. / Au moindre feu pour moi qu'un amant fait paraître, / Par curiosité vous le voulez connaître, / Et quand il a goûté d'un si doux entretien, / Je puis dire dès lors que je ne tiens plus rien. / C'est ainsi que Théante a négligé ma flamme. / Encor tout de nouveau vous m'enlevez Florame. / Si vous continuez à rompre ainsi mes coups,

/ Je ne sais tantôt plus comment vivre avec vous. » En un sens, cela est vrai, mais encore une fois, elle cache en partie au moins son analyse des faits et son intention face aux trois. Par ailleurs, en en avouant autant, elle est imprudente : puisqu'elle veut se venger, elle devrait se taire.

Dans la suivante, Théante et Amarante échangent des vœux d'amoureux extravagants à force de noblesse et d'oubli de soi, mais il est clair qu'ils se mentent l'un à l'autre. Cela est comique sans doute, mais en même temps, on se dit que l'amour est un monde bien compliqué et qu'il est difficile de croire tout mot dit à un autre, voire tout ce qu'on se dit à soi-même. Car, à la limite, Amarante et Théante disent quelque chose de vrai et peuvent presque se croire lorsqu'ils se disent prêts à se sacrifier pour le bonheur de l'autre.

Dans la dernière scène de l'acte deux, la scène commence par le mot *ami*. (Décidément, ce mot est bien problématique, ou il est rendu problématique par le récit qu'a créé Corneille.) Or Damon encore une fois trahit les autres en expliquant ce qu'il a appris d'eux pour être un bon ami de Théante. À cela, il ajoute une critique de la crédulité de Théante. « Pour un homme si fin, on te dupe aisément. / Amarante elle-même en est mal satisfaite, / Et ne t'a rien conté que ce qu'elle souhaite : / Pour seconder Florame en ses intentions, / On l'avait écartée à des commissions. / Je viens de le trouver, tout ravi dans son âme, / D'avoir eu les moyens de déclarer sa flamme, / Et qui présume tant de ses prospérités, / Qu'il croit ses vœux reçus, puisqu'ils sont écoutés ; / Et certes son espoir n'est pas hors d'apparence ; / Après ce bon accueil et cette conférence, / Dont Daphnis elle-même a fait l'occasion, / J'en crains fort un succès à ta confusion. » Je note en passant que Damon ne sonde pas le cœur d'Amarante et qu'il ne suppose pas qu'elle ait pu

mentir ; il prétend qu'elle se ment plutôt que de suggérer qu'elle ment pour de bon.

Mieux encore, Damon suggère à Théante une ruse pour non pas séduire Daphnis, mais éliminer des rivaux. Or cette tactique suppose la violence (il s'agit d'un duel et des tromperies; de plus, le mot *violences* est employé par Damon). En somme, on a une sorte de fidélité seulement dans le monde de l'amitié. Mais ce monde implique lui aussi des mensonges et des tromperies, non pas entre les amis, mais entre eux et le monde qui les entoure. Aussi, on se demande comment il faut lire et comprendre la dernière réplique de l'acte deux quand Théante dit de Damon : « Le Ciel ne vit jamais un ami si parfait. » Drôle de ciel, drôle de perfection et surtout drôle de confiance. En tout cas, *parfait* rime avec *effet*, et ce mot rappelle la vérité effective de Machiavel : il faut voir les choses comme elles sont et il faut prendre les moyens pour arracher aux autres ce qu'on veut avoir.

Dans la première scène de l'acte trois, Florame explique comment il entend se gagner Daphnis en cédant sa sœur à Géraste. Il s'agit de donner sa sœur soumise pour avoir Daphnis en retour. « (Célie) Quoiqu'elle s'en rapporte à vous entièrement, / Vous lui feriez plaisir d'en user autrement. / Les amours d'un vieillard sont d'une faible amorce. / (Florame) Que veux-tu ? son esprit se fait un peu de force ; / Elle se sacrifie à mes contentements, / Et pour mes intérêts contraint ses sentiments. / Assure donc Géraste, en me donnant sa fille, / Qu'il gagne en un moment toute notre famille, / Et que, tout vieil qu'il est, cette condition / Ne laisse aucun obstacle à son affection. / Mais aussi de Florise il ne doit rien prétendre, / À moins que se résoudre à m'accepter pour gendre. » C'est brutal, mais c'est clair. Mais aussi cela suppose que Florame trahit son ami Théante.

Dans la suivante, on a droit encore une fois à une stichomythie. Cela est bien beau et même bien impressionnant. Mais en tant que lecteur (ou comme spectateur), j'ai de la difficulté à y croire tout à fait : il y a un côté spectaculaire à ses échanges qui leur enlève de la crédibilité ; les personnages sont trop habiles à mentir pour qu'on les croie quand ils se montrent en public.

Surtout peut-être, mais au second regard, on voit comment l'amour est en même temps un lieu de pouvoir : Daphnis tient à avoir du pouvoir sur Clarimond, et lui résiste aux commandes de la femme à laquelle il dit être soumis par amour. « (Clarimond) Qui ne s'obstinerait en vous voyant si belle ? / (Daphnis) Qui vous pourrait aimer, vous voyant si rebelle ? / (Clarimond) Est-ce rébellion que d'avoir trop de feu ? / (Daphnis) C'est avoir trop d'amour, et m'obéir trop peu. / (Clarimond) La puissance sur moi que je vous ai donnée... / (Daphnis) D'aucune exception ne doit être bornée. / (Clarimond) Essayez autrement ce pouvoir souverain. / (Daphnis) Cet essai me fait voir que je commande en vain. / (Clarimond) C'est un injuste essai qui ferait ma ruine. / (Daphnis) Ce n'est plus obéir depuis qu'on examine. / (Clarimond) Mais l'amour vous défend un tel commandement. / (Daphnis) Et moi, je me défends un plus doux traitement. » (Voir aussi par exemple les vers 727-728.)

Dans la suivante, Clarimond dit son amour, et à la fin, il décide d'obéir à Daphnis qui lui commande de la laisser tranquille. Il va de soi que cette décision qui est sensée ne peut pas durer : pour le plaisir et l'utilité d'Amarante et de Théante, il faut que Clarimond continue de prétendre au cœur de Daphnis.

Dans la suivante, Amarante est terrible : tout en mentant à ce pauvre Clarimond, elle prétend être tout à fait honnête et ne lui révéler des choses que par affection pour lui. « Aux filles de ma sorte il suffit de la foi / Réservez vos présents pour quelque autre que moi. » Avant même la scène suivante où elle s'explique, on devine qu'elle ment ici. On le devine plus facilement si on tient compte de l'atmosphère de mensonge qui est celui de l'ensemble de la pièce et qui déteint sur chaque scène, alors que chaque scène augmente l'impressionne d'ensemble, selon un jeu de va-et-vient bien connu de tout vrai spectateur (et lecteur).

Dans la suivante, Amarante révèle ce qui se devinait, mais elle ne dit pas ce qu'elle espère gagner en incitant Clarimond à parler au père de Daphnis et à cesser de harceler sa fille parce qu'elle est déjà amoureuse de Clarimond. « Qu'aisément un esprit qui se laisse flatter / S' imagine un bonheur qu'il pense mériter ! / Clarimond est bien vain ensemble et bien crédule / De se persuader que Daphnis dissimule, / Et que ce grand dédain déguise un grand amour, / Que le seul choix d'un père a droit de mettre au jour. / Il s'en pâme de joie, et dessus ma parole / De tant d'affronts reçus son âme se console ; / Il les chérit peut-être et les tient à faveurs, / Tant ce trompeur espoir redouble ses ferveurs ! » Encore une fois donc, ce qui est caché un peu dans les scènes de dialogue est dé-couvert dans une scène de monologue. Mais le fond du cœur d'Amarante, la raison de sa haine profonde et stable, n'est pas dite et encore moins expliquée, malgré tout ce qu'elle dit ici. Je ne peux m'empêcher de la comparer avec Alcidon dans *La Veuve* et de retrouver la même hargne et le même mépris des gens naïfs... Les deux d'ailleurs se ressemblent aussi par la fin que l'auteur leur prépare.

Dans la suivante, la ruse d'Amarante devient claire : elle veut inciter Géraste à commander à Daphnis qu'elle accepte les avances de Clarimond. « Vous n'en pourrez jamais tirer la vérité. / Honteuse de l'aimer sans votre autorité, / Elle s'en défendra de toute sa puissance ; / N'en cherchez point d'aveu que dans l'obéissance. / Quand vous aurez fait choix de cet heureux amant, / Vos ordres produiront un prompt consentement. » On peut supposer, ou non, qu'elle avait en tête cette tactique depuis un certain temps ; ça ne change pas grand-chose ; si elle invente sur le coup, cela ne fait que prouver qu'elle est intelligente et sait saisir l'occasion, pour parler comme Machiavel. En tout cas, la suivante est bien active dans cette pièce qui porte un titre qui la rend plus visible encore, ou prépare le spectateur (et le lecteur) à lui donner de l'importance. Ici, on la voit causer l'essentiel du quiproquo entre la fille et le père.

Dans la suivante, bon père, mais amoureux d'une femme qui mine le statut et la fortune de sa fille, Géraste permet à sa fille d'aimer comme elle le veut ; il approuve sa passion. On sent l'effet de cette scène quand on se rend compte que le père et la fille s'entendent et pourtant ne s'entendent pas du tout ; de plus, on se dit que la générosité du vieux lui vient en partie au moins de sa propre passion amoureuse : il accorde la liberté à sa fille, parce qu'il veut qu'elle accepte sa propre passion et lui accorde la même liberté ; enfin, il n'est pas clair qui est le jeune homme que désire Daphnis. Quant à ce dernier point, en ne le nommant pas, le père pour ainsi dire fait signe vers l'ignorance de sa fille.

Dans la suivante, Daphnis se déclare à Florame et déclare que son père est d'accord. Quand Florame fête le pouvoir de l'Amour, sorte de dieu, on ne peut que trouver cela bien ironique, d'autant plus que Daphnis, tout en devinant qu'Amarante est la cause de cette nouvelle situation, ne saisit pas ce qui s'est bel et bien passé.

Dans la suivante, Daphnis accuse Amarante, celle-ci se défend et Daphnis lui apprend qu'elle en a gagné le droit d'aimer Florame. Le dialogue est un mélange raffiné de vérités, de mensonges et d'erreurs. Le spectateur (et le lecteur) est ravi de savoir ce que les personnages ne savent pas, mais il est confirmé dans l'impression que la vie est une lutte entre des humains remplis de désirs et de ruses, mais bien malhabiles dans les faits.

Dans la dernière scène de l'acte trois, Amarante, comme il se doit, ne comprend pas ce que dit Daphnis. Elle suppose que sa maîtresse lui ment. Mais en supposant qu'elle dit vrai, elle espère toujours pouvoir lui nuire.

Dans la première scène de l'acte quatre, dans ces stances amoureuses si typiques de Corneille, Daphnis exprime la force de son amour pour Florame, mais aussi elle dit l'impression qu'elle a que l'amour la rend aveugle.

Dans la suivante, Géraste, véritable tyran, exige que sa fille change d'amoureux à épouser, et ce malgré qu'elle a déjà donné sa parole. Sa décision est d'autant plus scandaleuse qu'il ne dit pas, et pour cause, à sa fille pourquoi il veut qu'elle se dédise. On peut même suggérer que sa honte est derrière le fait qu'il ne prend pas la peine de bien vérifier les faits : il veut être obéi pour ne pas avoir à se justifier. Mais une fois seul sur la scène, il avoue qu'il se sent mal de faire comme il le fait, et ses sentiments de père sont presque plus forts que sa passion amoureuse (et son désir d'être le maître).

Les quiproquos sont presque trop nombreux pour les détailler. De toute façon, c'est l'impression générale qui est importante. Faute d'erreurs, de circonstances hors de contrôle ou de prévision, de mensonges et de ruses des uns par rapport aux autres, la condition humaine est

ridicule, ou plutôt angoissante : on veut tout contrôler par ses stratégies, mais l'intelligence n'est pas à la hauteur de la tâche à accomplir.

Dans la suivante, trompée par les apparences, Amarante annonce à Géraste que Daphnis veut épouser Clarimond, et Géraste lui donne raison, mais pour lui apprendre qu'il veut qu'elle épouse Florame. Il lui donne la tâche de changer le cœur de Daphnis, ce qu'elle a bien de la difficulté à promettre, mais qu'elle fait en donnant de fausses raisons.

Dans la suivante, étourdie par ce que vient de lui dire Géraste, mais assez heureuse de savoir que Géraste et Daphnis s'opposent, Amarante décide de ne plus trop se mêler de cette histoire.

Dans la suivante, ami de Théante et de Florame, Damon semble être ouvert avec l'un et l'autre. Mais cela se fait quand même sur fond de trahison : l'un et l'autre n'auraient pas été aussi ouverts avec lui s'ils avaient su qu'ils racontaient au rival. Et même ici, il semble qu'il ne dit pas tout à Florame et donc qu'il lui ment au moins un peu. Et il est clair qu'il se cache au moins un peu de Théante puisqu'il le dit.

La remarque finale de Florame, ce que j'appelle un demi-soliloque, montre que ce dernier a pour ainsi dire un peu de sympathie pour Théante son rival.

Dans la suivante, Théante annonce le duel, mais ensuite, au contraire de ce qu'il avait décidé, il détourne Florame de l'affrontement. Cela semble s'expliquer par le fait que Florame lui demande d'être son second : Théante étant mêlé au duel, lui aussi serait chassé par les autorités, et il perdrait ainsi Daphnis. Si cela est juste, on a donc des mensonges sur des mensonges et des

roueries qui s'ajoutent et corrigent d'autres roueries. Mais c'est ainsi depuis le début.

Dans la suivante, Florame apprend que le père de Daphnis s'est dédit et qu'elle doit en épouser un autre. Or il n'en est rien. Quand il demande le nom de son rival, elle lui répond (oh là là !) qu'elle ne le sait pas parce qu'elle ne l'a pas demandé du fait de n'avoir d'amour possible que pour son Florame. (Mais nous savons qu'au début de la pièce, elle n'avait d'amour que pour Théante.)

Pour sa part, Florame proteste qu'il est trop heureux de mourir aimé par Daphnis, laquelle cause sa mort du fait qu'il ne peut pas se battre en duel contre un rival qu'il ne connaît pas. Quand on se souvient qu'il mentait avant même le début de la pièce et à Amarante et à Théante, on ne peut manquer de se demander s'il dit vrai.

Dans la suivante, Florame donne un autre exemple des tergiversations provoquées par l'amour : il veut tuer Géraste, père de Daphnis, parce qu'il empêche leur amour ; puis il refuse de le faire parce qu'il est le père de Daphnis justement. À la fin, il est incertain de ce qu'il doit faire : il faut s'imaginer qu'il continue d'aller et de venir comme il vient en for interne de le faire sur le devant de la scène, mais loin de tout un chacun, du moins dans la fiction.

Dans la dernière scène de l'acte quatre, Florame croit que Célie lui ment et qu'elle est de mèche avec Géraste pour le tromper. Et voilà qu'il redevient violent et veut de nouveau assassiner Géraste, mais en ajoutant Célie à sa liste de victimes. Celle-ci n'y comprend rien, mais elle se promet de mettre tout au clair.

Dans la première scène de l'acte cinq, Théante se rend compte que même s'il avait éliminé Florame, tel qu'il

l'avait comploté avec Damon, il n'en gagnait pas plus une Daphnis vraiment amoureuse de son rival. On se demande pourquoi cette idée ne lui était pas venue plus tôt. Je réponds à moi-même que l'objectif de Corneille est de représenter les attermolements du cœur et que la lenteur d'esprit de Théante lui sert à cette fin.

En proposant de mettre un terme au duel en avertissant les autorités, Théante signale que ses deux rivaux seront ainsi chassés de la France et que s'il ne peut pas avoir Daphnis, il peut au moins se consoler, voire se réjouir, en sachant que personne ne gagne Daphnis. (Comme l'avait dit en toutes lettres Hippolyte dans la pièce précédente.) L'égoïsme forcené de sa réflexion laisserait pantois, si on n'avait pas entendu depuis le début de la pièce des remarques tout aussi égoïstes. L'amour est une passion où on ne pense pas au bien de qui on aime, mais au dépit de ses rivaux : l'autre qu'on aime, ou qu'on dit aimer, qu'on croit aimer, est au fond une extension de ses pulsions à soi. Et tout de suite, il change de cœur et accepte d'aimer et de gagner Amarante. La poltronnerie de Théante, proclamée par Florame, reconnue par Damon, est ici tout à fait claire.

Dans la suivante, dans sa colère et sa frustration, Florame se tourne contre les dieux et les menace. Cela est un sommet dans les œuvres de Corneille : heureusement, mais aurait-il osé autrement, cela se passe dans un monde non chrétien, voire païen. On imagine ce que cela signifierait dans un contexte tout à fait humain. Comme le culte des Anciens, et la représentation des mondes non chrétiens, est utile à un artiste qui veut parler tout en se taisant.

Dans la suivante, encore une fois quand on dit enfin la vérité à Florame, il croit que c'est un mensonge. Célie et Amarante ne sont pas crues. Ce qui, dans une pièce

pleine de mensonges et d'erreurs, va tout à fait bien. Mais Florame finit la scène en menaçant Amarante à son tour.

Dans la suivante, Amarante en arrive à se dire que Géraste, Daphnis et Florame se sont entendus pour la tromper et mentent différemment, mais de concert.

Dans la suivante, Clarimond ayant annoncé qu'il cherche le moyen de s'offrir à Daphnis, cette petite scène insignifiante est nécessaire. On sent que Corneille veut que tous les fils de l'intrigue soient bien ficelés.

Dans la suivante, Célie accuse Géraste de mentir et lui rappelle qu'il ne peut avoir Florise que s'il livre Daphnis à Florame. Le vieux promet de forcer sa fille à faire comme il veut et autrement qu'elle ne prétend qu'il veut. Je veux bien que le vieux Géraste soit hors de lui : Célie l'accuse de ne pas tenir parole. Mais il faut bien que d'une façon ou d'une autre, sa passion pour Florise le rende encore plus violent : ce n'est pas seulement le père à qui on n'obéit pas, ce n'est pas seulement l'homme d'honneur dont on met la parole en doute, c'est aussi l'amoureux qui craint de perdre l'objet de sa passion. Il n'en reste pas moins que caché dans tout cela, il y a le fait que la situation financière et sociale de Daphnis est diminuée sans qu'elle en ait la moindre conscience.

Dans la suivante, Géraste est tellement en colère qu'il n'entend pas ce que lui dit sa fille, et surtout qu'elle est promise à Florame, l'époux que lui veut Géraste, et donc qu'il n'y a pas de conflit, en fin de compte. Il y a donc dans cette pièce, un affrontement digne du *Cid*, mais ici on se trouve dans une comédie, et le conflit est un faux conflit, et lorsque le quiproquo sera élucidé, le mariage voulu de tous pourra avoir lieu. Dans une comédie donc, pour rire pour de vrai, il faut oublier les sorts de

Clarimonde, de Théante et d'Amarante. Cette comédie est sombre, mais peut-être le sont-elles toutes. En tout cas, je crois que cela est vrai de toutes les comédies de Corneille.

Dans la suivante, Amarante est obligée d'avouer ce qu'elle a fait par amour pour Florame. Mais Daphnis lui pardonne : elle comprend l'amour d'Amarante pour Florame. Et Daphnis découvre que son père est amoureux. Encore une fois, elle semble tout à fait satisfaite malgré cette autre surprise, et elle pardonne encore une fois.

Dans la dernière scène de la pièce, faite d'une dizaine de quatrains, Amarante se rend compte que rien de ce qu'elle a tenté n'est arrivé à terme. Elle est amère sans aucun doute, mais elle est amère alors qu'elle était dès le début face à l'injustice du monde tel qu'elle l'a connu. (Elle est la fleur amère, si on me permet une étymologie qui pourrait se défendre malgré son audace.) Elle prétend que Daphnis n'a eu gain de cause qu'à cause de ses avantages indus. Elle prédit les malheurs pour Géraste. Si Daphnis pardonne à tout un chacun, et même à Théante qu'elle ne mentionne même pas, Amarante est plein de ressentiment. Le fait que la pièce s'appelle *La Suivante* est d'autant plus intrigant. N'est-ce pas son statut de suivante, soit de jeune femme réduite à un rôle secondaire par les règles de la société qui explique ce ressentiment de fond, ce ressentiment qui est le moteur constant de l'action de la pièce, ce ressentiment qui est vaincu par la fortune. Pourrait-on dire à un précheur du machiavélisme que Corneille rejette la vision sombre du maître ? Peut-être, mais il faudrait être sûr de ce que *veut dire* Corneille si même il veut dire quelque chose. Et ensuite, il faudrait oublier que Machiavel ne promet pas au prince nouveau, au prince naturel qu'il connaîtra le succès. Dans le célèbre

chapitre vingt-cinquième, il dit qu'il est mieux d'essayer, d'être vertueux dans son sens du terme que de laisser la fortune (ou Dieu) régner sur nos vies sans résister. « Je conclus donc que lorsque la fortune varie et que les hommes sont obstinés dans leurs façons d'agir, ils sont heureux tant qu'elles s'accordent ensemble et, lorsqu'elles ne s'accordent pas, ils sont malheureux. Moi je juge qu'il est mieux d'être hardi que craintif, parce que la fortune est une femme et qu'il est nécessaire, lorsqu'on veut la garder sous [contrôle], de la battre et de la bouculer. Et on voit qu'elle se laisse plutôt vaincre par ceux-ci que par ceux qui procèdent froidement ; c'est pourquoi, comme une femme, elle est toujours l'amie des jeunes, parce qu'ils sont moins craintifs, plus féroces, et qu'ils la commandent avec plus d'audace. »